

La rivière sans retour
... Comme un voleur de Michel Langlois

Gérard Grugeau

Number 54, Spring 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22773ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1991). Review of [La rivière sans retour / ... *Comme un voleur* de Michel Langlois]. *24 images*, (54), 15–15.

LA RIVIÈRE SANS RETOUR

par Gérard Grugeau

Un fils se souvient : son père et sa mère dansant sur un vieil air américain. Avec cette mère aujourd'hui veuve et malade, il entonne en chœur d'une voix tremblée le refrain de cette chanson aux accents surannés. Dans les bras l'un de l'autre, Jean-Louis et Gaby ébauchent quelques pas heurtés, alors que la bande-son renvoie l'écho nostalgique de cette petite musique du souvenir. Sous un ciel chargé de nuages et de tristes présages, une rivière étire ses flots alanguis. Suspension du temps pourtant joué d'avance, arrêt momentané de l'irréversible.

Cette courte séquence tirée de *... Comme un voleur*, un téléfilm de Michel Langlois, constitue en quelque sorte le noyau dur de l'œuvre, le creuset privilégié d'une émotion à l'état pur qui irradie l'ensemble du corps filmique. Ces quelques plans contiennent à eux seuls le passé, le présent et l'avenir du récit. Ils en cristallisent l'essence : les ultimes tentatives de rapprochement entre une mère cardiaque (Andrée Lachapelle), sur laquelle plane déjà l'ombre de la mort (la rivière entraperçue à trois reprises dans le film comme fleuve de passage vers un au-delà sans retour), et un fils peu disert de nature (Gilbert Sicotte), confronté à l'imminence douloureuse d'une séparation inéluctable. Autour de ce couple central refermé sur ses habitudes, qui tente maladroitement de rompre le silence et de dire les urgences du cœur, une famille en proie au mal de vivre : un frère alcoolique à la tendresse bourrue, une femme sans cesse flouée par l'existence, une adolescente pré-

maturément mûre et un mystérieux jeune homme au visage d'ange, passionné de courses automobiles.

Après *Sortie 234*, étonnant premier court métrage qui révélait un tonique désir de fiction et un sens instinctif de la mise en scène, Michel Langlois se glisse avec une assurance exempte de servilité dans le carcan des contraintes télévisuelles pour nous offrir l'un des meilleurs téléfilms jamais produits au Québec. *... Comme un voleur* bénéficie au départ de plusieurs atouts : un scénario (coécrit avec Marcel Beaulieu) intelligemment construit, porté par des personnages — j'allais dire des corps — très présents à l'écran; des dialogues naturels, tout en pudeur et en retenue, que les mots d'auteur ne détournent jamais de leur fonction première : celle de cerner au plus près la vérité des sentiments; une direction d'acteurs homogène que l'on sent humblement au service de la délicate partition des sinuosités intérieures. Ici et là quelques faiblesses (notamment le recouvrement trop abrupt de la parole chez la mère, une surdramatisation des effets sonores, l'incongruité d'un plan de rallye imaginaire) qui ne nuisent que partiellement à la conduite d'un récit d'une belle unité d'inspiration.

Entre la sécheresse et le pathos, Michel Langlois a indubitablement trouvé le ton juste pour décliner les turbulences de l'amour filial. Comme si l'approvisionnement de cette réalité affective au contact de la mort prenait pour lui valeur d'exorcisme. Comme si l'acte de création avait pour

ultime finalité de dresser un rempart dérisoire face à l'inéluctable. Très attentive à la circulation des regards et aux insidieuses contradictions que charrie le flux régulier des gestes et des mots, la mise en scène passe au scanner les affects du microcosme familial, enregistre le poids des silences, plonge dans les abîmes insondables du non-dit. Loin de toute lourdeur démonstrative, elle suggère plus qu'elle n'impose (voir la relation entre Jean-Louis et Philippe), tout en révélant progressivement les personnages à eux-mêmes. Pour échapper aux tentations du huis clos névrotique qu'appelle inévitablement un tel sujet, le cinéaste ouvre son film sur un ailleurs onirique puisant aux sources de la mythologie : Jean-Louis transformé en nocher Charon, maître des eaux infernales. Cette ponctuation réursive à l'intérieur du récit libère le filmage d'un certain engoncement télévisuel, relance le désir de fiction et notre propre désir de spectateur : celui de retrouver au plus vite le cinéma sans entraves de *Sortie 234*. ■

... COMME UN VOLEUR

Québec 1990. Ré. : Michel Langlois. Sc. : Marcel Beaulieu et Michel Langlois. Ph. : Eric Cayla. Mont. : Hélène Girard. Mus. : Paul Picard. Int. : Andrée Lachapelle, Gilbert Sicotte, Gildor Roy, Lise Roy, Philippe Léger, Caroline Dhavernas. 83 minutes. Couleur. Dist. : Max Film